

ISABELLE ARTUS

ODETTE

et le mystère de l'Île de Pâques

ROMAN



C
CHARLESTON

ISABELLE ARTUS

ODETTE ET LE MYSTÈRE DE L'ÎLE DE PÂQUES

Malgré sa peur de l'avion, Odette vole au secours de son unique petite-fille qui a hérité d'un vaste domaine agricole en Patagonie et doit gérer des problèmes de troupeau malade.

Accompagnée de son fidèle Maurice, chauffeur de taxi à la retraite, l'extravagante octogénaire se lance dans un périple qui la conduit de la pampa chilienne à l'île de Pâques. En route, elle rencontre des *narcos* bien élevés, un énigmatique bagagiste mapuche et un chamane guérisseur.

Sur l'île la plus isolée du monde, peuplée de statues géantes dont on ignore l'origine, Odette va se confronter aux rituels insulaires qui vont bouleverser ses certitudes.

Sur fond de paysages grandioses et de mystères ancestraux, Isabelle Artus tire les fils d'un roman choral riche en rebondissements, mêlant enquête familiale, histoire d'amour et quête d'identité.

« ODETTE, C'EST LA GRAND-MÈRE
QU'ON AIMERAIT TOUS AVOIR : ADORABLE,
ÉLÉGANTE, INTELLIGENTE ET DRÔLE ! »

@camillecolva_autrice

ISBN : 978-2-38529-326-0



9 782385 293260

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Caroline Gioux

Images : © Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

ODETTE ET LE MYSTÈRE
DE L'ÎLE DE PÂQUES

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Odette et le taxi jaune, 2022 (J'ai Lu, 2023)

Donnez-moi de mes nouvelles, 2023 (J'ai Lu, 2026)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-326-0

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston)!

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Isabelle Artus

ODETTE ET LE MYSTÈRE DE L'ÎLE DE PÂQUES

Roman



à mon père,
à mes filles

« *Allons voir*
Ce que la vie nous réserve »
Feu! Chatterton

PROLOGUE

Rapa Nui, 1985

NI LA FORTE HOULE, ni les courants ne semblaient poser problème au *va'a* qui survolait les flots à une vitesse ahurissante. De loin, on aurait dit un ballet nautique chorégraphié par quelques tritons facétieux, les pagaies pénétraient l'eau avec une synchronisation proche de la perfection. Mais en y regardant de près, six gaillards aux larges épaules, les bras couverts de tatouages, casquettes vissées sur la tête et lunettes de soleil réfléchissantes étaient à l'origine de ce prodige. La pluie diluvienne frappait leurs épaules sans les faire dévier de trajectoire. Il se raconte que le *va'a* est la plus ancienne embarcation du monde capable de résister à toutes les humeurs du ciel et de l'océan, celle-là même qui permit aux Polynésiens de découvrir et de peupler les îles du Pacifique au I^{er} millénaire.

Sur ordre du *ratira*, le capitaine, les rameurs se reposèrent quelques instants. Ils avaient parcouru une

vingtaine de kilomètres en haute mer, il fallait rentrer. Tout à coup, *le fa'a horo*, l'équipier de l'avant, poussa un cri en désignant une masse flottante qui dérivait à une cinquantaine de mètres à l'est. Deux coups de rame suffirent pour parcourir la distance et aborder la chose mystérieuse, laquelle se révéla être un homme, astucieusement ligoté entre deux énormes bouées de cargo et probablement déjà mort.

Comment s'était-il retrouvé là ?

On ne tombait pas spontanément par-dessus bord, ligoté de la sorte... Et si quelqu'un souhaitait se débarrasser discrètement d'un corps, c'était plutôt dans un sac lesté pour l'envoyer par le fond et non attaché à deux bouées. Ça n'avait aucun sens.

Les rameurs se regardèrent, perplexes, rien dans leur entraînement intensif ne les avait préparés à ce genre de situation. Fallait-il laisser le corps dans l'eau ? Faire comme si on n'avait pas vu ? Le hisser sur la pirogue pour le confier aux autorités de l'île ? Le type paraissait immense et n'avait pas l'air chilien. Pour être honnête, il avait surtout l'air noyé.

— Embarquons-le, mais retournons-le pour ne pas voir son visage, ordonna Temeo, le capitaine. Si les Esprits de l'océan viennent chercher son âme, il faut qu'elle soit prête sinon il sera condamné à hanter la mer.

Les quatre rameurs du milieu, choisis pour leur puissance et leur jeunesse, ricanèrent en entendant ces superstitions d'une autre époque.

— Ça nous portera malheur, surtout avant la course, ajouta Temeo.

Ce dernier argument acheva toutefois de les convaincre. Ils s'entraînaient dur, par tous les temps, pour espérer remporter la course polynésienne de pirogue qui se

disputait dans six semaines. Aucun équipage de Rapa Nui n'avait réussi à se qualifier jusqu'à présent. Ce n'était pas le moment de prendre le risque de fâcher les Esprits qui vous poursuivaient sur les eaux, même si la plupart d'entre eux n'accordaient guère de crédit à ces vieilles fables. On ne sait jamais.

Hissé sur le ventre pour ne pas perturber les Esprits ni les rameurs, le corps, entravé par les bouées, compliquait sérieusement les changements de bord, menaçant à chaque instant de faire chavirer la pirogue. Après quelques essais infructueux, les gars avaient trouvé leur cadence et ramaient en direction de Rapa Nui lorsqu'un coup de pagaie malencontreux vint heurter violemment le noyé qui se mit à tousser et cracher de l'eau.

— Plus vite, hurla le capitaine, les dieux ont décidé. S'il survit grâce à nous, nous gagnerons la course, plus vite.

Tous redoublèrent d'effort, galvanisés par la voix du capitaine, la perspective d'une possible victoire et l'irrépressible envie de se débarrasser du mort-vivant. Les bourrasques de pluie s'intensifièrent, l'île de Rapa Nui, entièrement avalée par les nuages, avait disparu, le ciel et l'océan se confondaient dans un gris à la densité effrayante. Temeo se réjouit. Avec un temps pareil, ils ne croiseraient aucun bateau et accosteraient sans rencontrer personne. Il possédait une cabane isolée non loin du cratère du volcan Rano Kau. Il suffisait de demander aux gars d'y transporter le corps étranger. De là, il aviserait. Son instinct lui commandait de ne pas se rendre immédiatement à la capitainerie. Il voulait au préalable s'entretenir avec Hiva, sa sœur aînée, la dernière prêtresse de Rapa Nui. Il en était certain, Hiva, saurait ce qu'il faut faire.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Paris, janvier 1999

ÉCHAPPÉE DU POSTE DE RADIO DE LA CUISINE, la voix de Juliette Gréco résonnait dans l'appartement niché en haut de la butte Bergeyre à Paris. Dans la minuscule salle de bains qui servait de passage entre deux chambres, Odette terminait de se coiffer en fredonnant joyeusement. La réverbération amplifiait ses vocalises. « Un petit oiseau, un petit poisson s'aimaient d'amour tendre... »

Elle s'adressait à son miroir en mimant les amours absurdes autant qu'impossibles du poisson et de l'oiseau, roulait des yeux comme une héroïne du cinéma muet, tordait les mains telle une tragédienne en proie à un dilemme existentiel.

« Mais comment s'entendre, quand on est là-haut ? » interrogeait-elle, levant les yeux au ciel à la recherche d'un piaf dissimulé dans les fissures du plafond. Elle aimait jouer la comédie, incarner un personnage, se

prendre pour une autre. Or depuis qu'elle avait cessé de se rendre à Roissy chaque vendredi et de s'inventer des vies devant le tableau des départs, il lui manquait un terrain de jeu à la hauteur de son potentiel. Elle était faite pour le grandiose.

Le miroir vénitien aux proportions démesurées lui renvoyait une image grandeur nature, les murs lézardés laqués de rouge magenta donnaient à la salle de bains des allures de boudoir, tendance lupanar qu'accentuait un faible éclairage, mais Odette imaginait plutôt une loge de théâtre. Elle s'interrompt un instant pour replacer une mèche qui n'avait rien de rebelle et sourit à son reflet avec satisfaction. Elvire s'était surpassée !

Ce blanc intense et lumineux, particulièrement réussi, mettait en valeur la texture nuageuse de ses cheveux et... la rajeunissait. Elle rit de sa pensée en forme de slogan publicitaire pour produit capillaire : « Des cheveux blancs pour un coup de jeune ! » Elle appellerait Elvire sa coiffeuse en fin de journée pour partager sa trouvaille. Une fois par mois, Elvire, qu'Odette avait connue apprentie shampouineuse au salon *Bigoudi-coiffure* en bas de l'avenue Secrétan, venait lui faire la tête à domicile. Coupe-couleur-brushing-bavardage. Naturellement, elle s'attardait à l'heure de l'apéritif, regardait les nouvelles sur Antenne 2 puis, une chose entraînant une autre, Elvire dînait chez Odette. Chaque fois, elle faisait mine de protester pour la forme, ne voulant pas déranger, Odette insistait, elle avait justement des restes plein le réfrigérateur qu'il ne fallait pas gâcher. Elles dînaient devant les variétés du samedi soir en commentant les coiffures et les tenues des vedettes. Ancienne costumière de théâtre, Odette y trouvait toujours quelque chose à redire. Enfin, suivant une habitude qui ne disait pas son nom, elles terminaient par quelques cerises à

l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'Odette s'exclame légèrement pompette :

— Mon Dieu, je n'ai pas vu l'heure, c'est que je reçois mon petit monde à déjeuner demain.

Le dimanche, Odette mettait les petits plats dans les grands, une jolie robe, des chaussures à talons. Depuis que Marie-Soleil, son unique petite-fille, avait quitté leur appartement pour s'installer avec l'inspecteur Ludovic Perrin, un taiseux cabossé à la gueule d'ange, le déjeuner dominical avait pris une importance qui relevait du sacré.

La pendulette posée en équilibre au-dessus du lavabo indiquait 11 heures passées.

Odette s'en voulait de ne pas s'être avancée la veille, seulement, lorsque c'était le jour des cheveux, elle avait du mal à s'organiser.

— Vieillir, c'est renoncer, lui rappelait souvent ce jeunot de Maurice.

— Et mon cul sur la commode ? répondait-elle, juste pour le plaisir de voir rougir le septuagénaire.

Alors qu'elle finissait de dresser la table, elle s'aperçut qu'elle avait oublié d'acheter du pain. C'était la deuxième fois ce mois-ci ; sa mémoire commençait à flancher. Se pouvait-il que la vieillesse, qu'elle avait maintenue à distance sans effort jusque-là, gagne du terrain ?

— Mon cul sur la comm... sur le tabouret, rectifia-t-elle.

Elle savait s'adapter.

Dans la cuisine d'Odette le dimanche, ça sent l'oignon rissolé avec les pommes de terre grenaille, la pintade qui cuit au four avec les aromates qu'elle fait pousser sur le rebord de la fenêtre, ça sent le sucre qui caramélise à

feu doux pour la crème renversé et en arrière-fond une très légère odeur de lessive, signe que le linge a été suspendu pendant la nuit.

À la radio, Pierre Bellemare avait succédé à Juliette Gréco. Odette monta le son.

« ... L'île de Pâques doit son nom au navigateur hollandais qui en fit la découverte en 1722, le jour de Pâques. »

— Quel manque d'imagination, commenta-t-elle à voix haute.

Elle alluma une cigarette à bout doré, se servit deux doigts de porto et s'autorisa une petite pause. Elle ne pouvait résister au plaisir d'écouter les histoires incroyables et autres récits mystérieux de ce conteur exceptionnel.

« ... Imaginez, une île triangulaire, perdue en plein océan pacifique à trois mille kilomètres de la première côte... Comme l'équipage hollandais avant eux, toutes les expéditions qui accostèrent furent fascinées par les centaines de statues géantes aux étranges visages qui couvraient l'île. Que représentent-elles ? Quel était leur rôle ? Qui les avait construites et avec quels outils ? Comment des statues d'une dizaine de mètres de haut et pesant une quinzaine de tonnes chacune ont-elles été transportées jusqu'au littoral ? »

La voix théâtrale de Pierre Bellemare enflait, intense et dramatique. Odette frissonna face à tant de questions sans réponses.

« Les mystères de l'île de Pâques et de ses colosses de pierre continuent de fasciner les archéologues et historiens du monde entier, inspirant les théories les plus extravagantes, les explications les plus inquiétantes... »

Soudain, une sonnerie stridente retentit.

Odette sursauta, manquant de justesse de se brûler avec le caramel bouillant.

— Voilà, voilà j'arrive, cria-t-elle depuis la cuisine, prenant soin d'éteindre le feu sous la casserole avant de se diriger vers l'entrée.

La sonnerie continuait avec insistance. Elle ouvrit grand la porte, prête à exprimer le fond de sa pensée, mais sur le palier... personne. La sonnerie se fit de nouveau entendre. *Le téléphone*, pensa-t-elle avant de refermer la porte, légèrement honteuse d'avoir confondu les deux.

Au bout du fil, la voix câline de Marie-Soleil douce comme de la soie.

— Coucou, c'est moi. T'en as mis un temps à répondre, j'ai cru que tu t'étais encore enfuie au bout du monde. J'appelle pour savoir si tu veux que je prenne du pain en route ?

— Bonne idée, mon Soleil, répondit Odette sans relever l'allusion à son escapade passée. Je ne suis pas en avance, viens plutôt pour 13 heures et préviens Maurice, veux-tu.

Vêtu de sa plus belle chemise hawaïenne, Maurice, cri-nière léonine et barbe blanche qui lui donnaient un faux air de Georges Moustaki, faisait honneur à la cuisine tout en commentant l'actualité comme s'il était encore au volant de son taxi. En ce moment, l'affaire Monica Lewinsky le mettait hors de lui depuis que le président des États-Unis, « le président, bon sang de bois, le chef du monde libre ! », était convoqué par le Sénat américain pour déclaration mensongère et obstruction à la justice. Face à lui, Odette non plus ne mâchait pas ses mots.

— Franchement, ça veut dire quoi au juste des relations inappropriées ? Soit on a des relations, soit on n'en a pas. Qui peut croire à un entre-deux ? Certainement

pas moi ! Je plains cette pauvre jeune femme. Se retrouver embarquée dans un tel scandale politique...

— Moi, je plains l'Amérique, soupira Maurice en se resservant généreusement.

Marie-Soleil, assise à sa place habituelle entre sa grand-mère paternelle et son parrain, n'avait pas ouvert la bouche depuis le début du repas.

— Je te trouve bien silencieuse, mon Soleil ? s'inquiéta Maurice. Quelque chose ne va pas ?

— Tu t'es disputée avec Ludovic ? C'est pour cela qu'il a esquivé le déjeuner ? demanda Odette avec un peu trop d'empressement.

— Ludo est d'astreinte à l'aéroport un dimanche par mois, tu le sais parfaitement, répondit Marie-Soleil de sa voix douce et posée. J'ai la tête ailleurs à cause de tracas administratifs avec le Chili. Entre mon espagnol un peu rouillé et les six heures de décalage horaire pour joindre le domaine ou la banque, je suis un peu fatiguée. J'ai l'impression d'être en jet-lag permanent.

— Quel type de tracas ? s'enquit Odette en déposant le dessert sur la table.

— Apparemment une partie du troupeau est victime d'un parasite qui dégrade la laine mais ils ne savent pas lequel. A priori, les rendements vont être difficiles à maintenir cette année et la banque me met la pression pour que je leur envoie un prévisionnel du chiffre d'affaires, ce qui est impossible tant qu'on n'a pas compris ce qui se passe avec les moutons. La tonte a pris du retard et devrait commencer la semaine prochaine normalement. On devrait en savoir plus sur ce fichu prévisionnel.

— Ma parole, tu parles comme une vraie femme d'affaires ! s'esclaffa Maurice. C'est sûr que ça doit te changer des pompes funèbres.

Odette le fusilla du regard.

Lorsqu'elle avait hérité d'un immense domaine agricole ou *estancia*, comme on les appelle en Amérique latine, Marie-Soleil avait quitté à regret son emploi aux pompes funèbres, au désespoir de son patron qui lui prédisait un bel avenir dans la profession, mais pour la plus grande joie d'Odette qui n'avait jamais vu d'un bon œil cette fréquentation quotidienne des endeuillés. Penaud, Maurice baissa la tête en plongeant sa cuillère dans la crème renversée.

— C'est absolument délicieux, dit-il pour changer de sujet.

Marie-Soleil toucha à peine son assiette, un signe qui ne trompa personne. Odette et Maurice échangèrent un regard inquiet. Si la petite avait perdu l'appétit, c'est que la situation devait être plus grave qu'elle ne le laissait paraître.

— Je vais faire une petite sieste, annonça-t-elle en s'éclipsant dans sa chambre. Le coup de fil de ce soir s'annonce difficile, j'ai intérêt à être en forme.

La jeune femme se glissa sous les piles de coussins, artistiquement disposés sur le lit, sans les faire tomber. Un jeu qu'elle avait mis au point dans l'enfance pour se cacher de tous. Les lourds coussins brodés, collés à son corps, formaient une armure de soie et de brocart et lui donnaient un sentiment de sécurité inégalé. Sur le mur, la silhouette rassurante de la panthère noire grandeur nature dessinée au fusain par sa mère et jamais terminée de peindre, veillait sur elle. La chambre donnait sur un petit jardin partagé envahi d'herbes folles et de fleurs des champs, au centre duquel se dressait un magnifique érable. Après le drame, la chambre du week-end et des petites vacances chez mamie Odette était devenue sa chambre à plein temps. Sur les murs, des posters

punaisés de chanteurs au teint blafard, les cheveux corbeau dressés sur la tête, que personne n'avait songé à décrocher.

« Yesterday I got so old, it made me want to cry. »

Personne ne devrait perdre ses parents à quatorze ans.

Seul le désespoir plaintif de Robert Smith, le leader des Cure, son groupe préféré, lui avait apporté un peu de réconfort. À l'époque, Odette attendait patiemment que ça lui passe, chacun étant libre de choisir la bandeson du chagrin. Sa grand-mère noyait le sien devant les spectacles de variétés dans un tourbillon de paillettes, de chorégraphies joyeuses, au son du grand orchestre de Bob Quibel « qu'on applaudit bien fort », tandis qu'elle, Walkman vissé sur les oreilles, plongeait dans la colère anglaise de chanteurs déprimés par les années Thatcher, allongée sur le lit, les yeux fixés au plafond, insensible aux pépiements des oiseaux nichés dans l'érable.

« Yesterday, away from you, it froze me deep inside. »

Elle crevait de chagrin.

La sonnerie du téléphone la réveilla en sursaut, pulvérisant son rêve au moment où, elle l'aurait juré, elle était sur le point de retrouver ses parents bien vivants.

Elle s'étira comme un chat, envoya valser les coussins et mit un semblant d'ordre dans ses boucles cuivrées. Assise en tailleur sur le lit, le regard émeraude de la panthère noire par-dessus son épaule, elle ressemblait à une adolescente d'autrefois.

De retour au salon, elle fut surprise de voir la table parfaitement débarrassée et le service à café en porcelaine rose de Meissen sorti du placard.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle d'une voix embrumée en frottant ses yeux verts teintés d'or.

— Il est 16 heures, répondit Maurice. Tu as raté l'*École des fans*, quel dommage !

Ses yeux bleus au plissé malicieux indiquaient le contraire. Marie-Soleil sourit à son parrain. L'*École des fans* le dimanche après-midi faisait partie des innombrables rituels instaurés par Odette. Celle-ci se crut obligée de préciser :

— Sans Jacques Martin, c'est moins bien. J'espère qu'il va se remettre de sa crise cardiaque.

Odette se faisait souvent du souci pour les grands de son petit monde.

— J'ai entendu le téléphone, Ludovic a appelé ? (Puis, désignant le service des grands jours :) On attend la reine d'Angleterre ?

— C'est tout comme ! Ta grand-mère a invité le pharmacien à prendre le café.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Ce doit être Alexandre, s'exclama Odette. La ponctualité faite homme ! Voilà, voilà j'arrive, cria-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Depuis quand l'appelle-t-elle Alexandre ? demanda Maurice, l'air chagrin.

À quelle fréquence se voyaient-ils pour qu'Odette se permette une remarque sur sa ponctualité ? pensa Marie-Soleil.

Une fois de plus, Maurice et elle étaient maintenus dans l'ignorance.

— Je reste un quart d'heure par politesse et je file, murmura-t-elle à l'attention de son parrain. J'ai mon appel avec le Chili à préparer.

— J'ai l'impression que tu as hérité d'un cadeau empoisonné, mon beau Soleil.

CHAPITRE 2

Paris, janvier 1999

LE SOIR MÊME, lovée dans les bras de son amoureux, Marie-Soleil lui racontait par le menu sa conversation avec Ernesto, l'intendant du domaine. À quelques jours du début de la tonte, les nouvelles n'étaient pas très bonnes. Un des principaux clients qui fournissait les marques prestigieuses, en laine naturelle de Patagonie, refusait de payer s'il ne recevait pas les quantités prévues. Et pour cette première livraison depuis la mort de son grand-père, il avait annoncé qu'il viendrait sur place avec son équipe pour vérifier la qualité. Ludo écoutait d'une oreille distraite, occupé à caresser la courbe voluptueuse de ses fesses, traçant des itinéraires audacieux du bout des doigts.

— Tu pourrais faire semblant de m'écouter, Alexandre Toumanian, lui, au moins, avait l'air de s'intéresser à mes moutons. Il m'a semblé assez calé en la matière d'ailleurs.